



TRIBUNE DE GAUCHE

changer

LE DÉFI AFRICAIN

Dans notre prochain numéro :

1. L'ACCUEIL DE LA VIE. L'ACCUEIL DE L'ENFANT. Un jeune biochimiste lyonnais nous parle, images à l'appui, du développement extraordinaire et merveilleux de l'enfant dans le sein maternel, des liens qui se tissent dès les premiers jours avec son environnement. Un document capital sur les implications éthiques de ces découvertes.

CHANGER vous intéresse ? ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...

En renvoyant ce bulletin dûment rempli et découpé à l'une des adresses suivantes :

Suisse : CHANGER
CH - 1824 CAUX

France et autres pays :
CHANGER
68 boulevard Flandrin
F - 75116 PARIS

M./Mme/Mlle..... Prénom.....

Adresse.....

Code postal..... Ville.....

Pays.....

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de..... 19.... et s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs ci-contre).

désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

commande ... exemplaires du n° de CHANGER (paiement sur facture).

Date : Signature :

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle

publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric et Nathalie Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Piquet, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.

Société éditrice : Éditions, théâtre et films de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : J.P., 69150 Décines (France).

ABONNEMENTS

annuels (11 ou 12 numéros)

France : FF 90 ; Suisse : Fr.s.25. - .

Belgique : FB 630 ; Canada : \$ 17. - .

Autres pays par voie normale : FF 100 ou Fr.s.28. - . Par avion : FF 100 ou Fr.s.30. - . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 45 ; Fr.s.16. - ; FB 315.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th. de Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat ou chèque bancaire de 5 500 francs CFA (abonnement avion) ou 5 000 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 40 T, La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

L'AFRIQUE DES HOMMES

Pour le simple citoyen d'un pays d'Europe, l'Afrique demeure malheureusement le continent du développement impossible, où les pays les plus riches progressent tant bien que mal et les plus

pauvres s'appauvrissent encore.

Le simple citoyen d'un pays d'Afrique, lui, a du mal à penser loin au-delà de ses frontières, tant sont malaisés les moyens de

communication et grandes les barrières linguistiques.

L'Afrique de demain, c'est surtout une question d'hommes. L'avenir tient dans les mains de ceux qui sauront s'élever au-dessus des limites imposées par l'histoire, au-dessus des pressions ambiantes, des querelles et des ressentiments, au-dessus du fractionnement tribal.

Ces hommes existent. Ils ont besoin de notre soutien, de nos prières, de notre pensée créatrice et de notre refus du découragement.

Les pages que nous consacrons à l'Afrique dans ce numéro sont, modestement, un effort dans ce sens.

MERIDIEN

SOMMAIRE

- P. 4 **A la rencontre des Camerounais.**
- P. 6 **Réconcilier les Guinéens.** Sorti il y a un an des prisons de Conakry, Mahmoud Bah fait de sa détention un récit sans amertume.
- P. 8 Dieu a un plan pour notre continent ; c'est là que réside l'espoir. Telle est la conviction de l'auteur de **Demain mon continent**
- P. 9 **Par amour pour la terre africaine.** Le témoignage d'un fermier blanc du Karroo, en Afrique du sud.

A TRAVERS CHAMPS

UN ROSIER ROUGE

Bien mal placé contre un poteau de clôture, ce rosier qui a fleuri et refleurit tout le long de l'été dernier paraissait bien mort, comme les autres, après les dures gelées de janvier. Mais nous l'aimions tellement pour la beauté de ses fleurs de pourpre sombre que nous n'osions pas penser à le remplacer. Et puis, un jour de la fin mars, nous avons découvert sur le bois mort de la souche, comme des gouttes de sang sur une peau griffée, les bourgeons cramoisis de jeunes pousses qui réclamaient le droit de vivre, de grandir et de fleurir encore.

A la cisaille et au sécateur nous avons démonté tout le vieux bois sec, au ras de la souche. Aujourd'hui, à la mi-mai, c'est une vigoureuse touffe de jeunes tiges, où le rouge sang vire peu à peu au violet et au vert.

Peut-être ce rosier plein d'ardeur à revivre et à remplir son contrat n'est-il planté là que pour m'apprendre à ne jamais désespérer de moi ni de personne, à croire, dur comme fer, qu'il n'y a pas sur terre d'être si desséché, si gelé, si fermé, si désespérant, qui ne puisse à la chaleur de l'amour retrouver sa sève et la vie et faire sa part de la beauté du nouveau monde.

Philippe SCHWEISGUTH

BOITE A LETTRES

L'AFRIQUE DU SUD PILE ET FACE

Dans le dernier numéro de *Changer*, il y a le très intéressant récit sur l'Afrique du sud. Je suis étonné que pas la moindre allusion, même discrète ou voilée, ne soit faite à l'un des aspects fondamentaux de la situation de ce pays qui est aujourd'hui pratiquement le seul rempart contre l'envahissement par le communisme de ce qui reste de la pauvre Afrique. C'est d'ailleurs précisément pour cela que l'Afrique du sud est attaquée de toutes parts. Tous les défauts et problèmes, aussi graves et réels solent-ils, sont des prétextes pour abattre le gêneur et pour avancer les pions sur le continent. Par contre, M. et Mme F. Chavanne citent l'évêque Tutu, « prix Nobel de la paix » (Pauvre Alfred Nobel, il a dû encore une fois se retourner dans sa tombe !), alors qu'il s'est avéré que l'action de ce monsieur Tutu est, pour une large part, financée précisément par le Conseil Œcuménique des Eglises ; lequel, comme le dit aussi *Valeurs actuelles*, finance un peu partout dans le monde les mouvements terroristes et « de libération nationale », qui tous jouent le jeu de Moscou.

Bien sûr, je résume à l'extrême et vous connaissez les clefs de la guerre idéologique aussi bien que moi – sinon mieux. Et l'action du Réarmement moral est toujours plus nécessaire, c'est évident.

Mais n'est-ce pas involontairement être un peu complice que

de ne jamais mentionner ce fait fondamental : la volonté de conquête mondiale du communisme russe ?

Charles REICHENBACH

Merci de votre lettre. Vos remarques font apparaître une partie de la vérité. Mgr Tutu est-il véritablement un homme de paix ? Il a en tout cas le mérite de dire tout haut ce que la majorité des hommes noirs pensent, mais gagne-t-il le cœur des blancs ? Ce serait le seul moyen de faire avancer la paix.

Lors de mes séjours en Afrique, je me suis rendu compte que les noirs d'Afrique du sud jouissent de conditions de vie, d'hygiène et de santé bien meilleures que celles qui prévalent dans le reste du continent. Mais voilà, en Afrique du sud, les injustices et les humiliations demeurent. Le régime de l'apartheid est surtout une atteinte profonde à la dignité de l'homme noir déjà bafouée par l'esclavage, la colonisation, la déculturation et, aussi, par l'échec sur les plans économique, alimentaire et politique de la majeure partie de leur continent. Nous avons constaté qu'il est très difficile pour un Africain de rester objectif face à cette situation.

Les tenants de l'apartheid font « objectivement » le jeu du communisme en entretenant une situation indigne de la condition d'homme. Nos amis sud-africains blancs les plus authentiquement chrétiens en sont bien convaincus. Le monde communiste ne peut jamais exploiter que ce que notre monde ne sait pas guérir.

F.C.

A LA RENCONTRE DES CAMEROUNAIS

par J.-J. Odier
F. et N. Chavanne

« En aidant chacun à appliquer sa foi dans sa vie quotidienne, le Réarmement moral nous permet de lire l'évangile dans la vie des gens. Cela seul nous donne envie de retourner aux Ecritures pour approfondir notre foi. C'est ce dont notre Eglise et notre pays ont besoin. » Ainsi s'exprimait un professeur à la faculté de théologie protestante de Yaoundé en janvier dernier, à l'issue de la projection du film *Liberté*, film réalisé par des équipes africaines du Réarmement moral.

A l'appel de toute une équipe, qui voit dans le Réarmement moral un moyen particulièrement adapté pour répondre aux besoins de leurs pays, nous sommes allés passer quelques semaines au Cameroun, un pays prédisposé à jouer un rôle privilégié en Afrique tant par sa position géographique au cœur du continent que par son bilinguisme anglo-français ou son potentiel économique.

Cette visite était importante pour nous, car on ne peut comprendre l'Afrique qu'en y allant et en la vivant intensément, même si le séjour est bref.

Première impression à notre arrivée à Douala, la chaleur qui nous ramollit. L'atmosphère est lourde mais on apprend à vivre plus lentement. La décontraction des Camerounais nous y invite. Nous ne serons jamais bousculés par le

temps durant nos rencontres. Nos interlocuteurs sont là, disponibles, et c'est bien appréciable.

Chaleur du temps, chaleur des cœurs et de l'accueil : nous ne nous sentons pas en terre étrangère.

Quelle belle invention que ces taxis qui nous prennent « en ramassage » pour 2 FF par personne, à condition que notre destination ne soit pas trop éloignée et que nous allions dans leur direction ! Il suffit de quelques mots ou d'un peu d'amabilité avec le chauffeur pour que passe le courant entre nous. La course n'est plus seulement un commerce mais devient un service rendu.

Un jour, nous aurons même la surprise de nous faire offrir le transport par le chauffeur auquel nous avons expliqué, à sa demande, les raisons de notre présence dans son pays. Il entendait ainsi « apporter sa contribution » à notre travail au Cameroun. Il nous a reçus à diner chez lui. Nous avons découvert qu'il est fonctionnaire et « fait le taxi » dans ses heures creuses, seul moyen pour lui d'avoir une voiture. « Et puis, ajoute-t-il, cela me permet de transporter un Frédéric et une Nathalie quand ils sont chez nous... »

Nous sommes touchés par l'accueil et la générosité de tous. Un fonctionnaire de Douala, malgré son modeste salaire, a tenu à nous offrir nos petits déjeuners et à payer une partie de nos frais d'hébergement lors de notre séjour dans sa ville. D'autres amis ont spontanément contribué à nos frais de séjour et de transport, sans compter les nombreux cadeaux que nous avons ramenés dans nos valises.

Si le Cameroun est l'un des pays d'Afrique les mieux équipés, l'Européen ne peut s'empêcher de maugréer contre les trous profonds qui éventrent un peu partout les routes de la capitale et qui usent autant les véhicules que leurs passagers ; il a des haut-le-cœur devant l'insalubrité de certains quartiers, il peste contre le téléphone qui ne fonctionne que très difficilement entre les deux principales villes du pays... L'Occidental soucieux d'établir un véritable dialogue avec le Sud se heurte là à ses premières embûches. Habitué à prolonger son pouvoir par des moyens de transport et de communication rapides, par un système de santé efficace, il doit combattre son envie de voir l'Afrique évoluer selon des critères occidentaux.

D'autre part, nos mentalités, nos conceptions de vie, nos façons d'être les uns avec les autres sont bien différentes. Nous autres Européens nous fixons des objectifs rationnels qui, pensons-nous, satisfont notre intellect. Devant un problème, il faut s'expliquer, aller au fond des choses. Mais un ami camerounais nous fait remarquer avec à propos : « Que voulez-vous donc ? Que nous nous lançions dans la palabre et les accusations mutuelles ? Est-ce là vraiment une technique du Réarmement moral ? Certainement pas ! »

Le doigt de Dieu

En Afrique, de façon peut-être plus limpide qu'en Europe, on voit Dieu agir directement dans les cœurs. Trois jeunes qui avaient été encouragés à faire du recueillement, de l'écoute de Dieu, une pratique régulière, nous disent la semaine suivante les réconciliations éton-



Un mariage devant la mairie de Yaoundé



Le privilège d'être accueillis par un chant et par des danses. A droite : Chez les uns et les autres, l'hospitalité vient du cœur.

nantes, émouvantes même, auxquelles cela les a conduits, grâce à des excuses faites par eux au sein de leurs familles.

Avions-nous vraiment cru que Dieu allait agir si vite ? C'est là la chance de l'Afrique. Alors que, si souvent chez nous, l'Esprit doit d'abord franchir le barrage de nos réserves intellectuelles et de nos arguments, nos amis africains, eux, savent se laisser toucher plus vite au fond d'eux-mêmes par le doigt de Dieu.

Chaque jour nous apporte un éclairage nouveau sur l'âme africaine et, par ricochet, sur les lacunes de notre mentalité à nous.

La conférence de Berlin, il y a cent ans exactement, a démontré, en découpant l'Afrique sans tenir compte des réalités locales, la désinvolture des Européens et la primauté de leurs propres intérêts dans leurs considérations.

Bien qu'aujourd'hui les frontières africaines ne soient pratiquement plus mises en cause, il y a en revanche un long chemin à faire pour le rapprochement des esprits et pour l'établissement de rapports vrais entre nos continents.

Cette prise de conscience ne nous aveugle pas sur les points faibles du caractère de ceux que nous côtoyons. Par un dialogue authentique, nous pouvons aider nos amis africains à combattre leurs faiblesses comme ils nous aideront à combattre les nôtres. Voilà la vraie coopération.

C'est un dialogue qui n'est pas toujours facile. On ne peut pas éviter de se blesser mutuellement, de voir remonter en nous ou en eux des amertumes profondes ou passagères. L'important c'est de garder le cœur ouvert.

Quand l'un de nous apprend un jour qu'un Camerounais a mal pris une remarque faite la veille et que cela aug-

mente la méfiance qu'il gardait à son égard, la réaction est immédiate : on a envie de fermer son cœur et on sent resurgir en soi les critiques habituelles des Européens à l'égard de l'Afrique. On retombe dans la litanie des reproches superficiels. Mais quand on ferme son cœur, on cesse d'apprendre ce que nous avons à apprendre de l'Afrique. Et alors se creusent en nous ces rides de dépit et d'aigreur qu'on lit hélas sur tant de visages d'Européens sur le continent noir.

Quand on se met vraiment à l'écoute de nos amis camerounais, invités comme nous le sommes dans leur case ou leur maison – quel privilège ! – chaque jour est pour nous une initiation. On devine ce que pourra être l'Afrique dans trente ou quarante ans si les enfants que nous voyons gambader avec tant de joie dans la cour des écoles, avec leurs regards à la fois graves et innocents, sont guidés par leurs aînés à la recherche de leur vraie identité.

Comment pouvons-nous en effet aider l'Afrique à développer tout son potentiel sans qu'elle perde pour autant son identité ?

Le village et la ville

Nous n'avons pas eu le temps, durant ces brèves semaines au Cameroun, de nous rendre dans un village. C'est bien dommage, car quand on entend un Africain parler de « son » village, on ne peut douter que c'est là que bat son cœur, que la vie qui s'y mène, même s'il ne faut pas l'idéaliser, est encore équilibrée et équilibrante.

En ville, l'Africain a plus de peine à dégager son identité entre les racines de sa tradition et cet intrus qu'est le modèle occidental. Ce conflit, nous le

sentirons nettement entre les croyances au fétichisme toujours présentes et les enseignements de la foi, chrétienne ou musulmane, entre la vie communautaire et le besoin de s'affirmer différent, entre la nonchalance et le désir d'action et d'efficacité.

Néanmoins, c'est peut-être à la ville, à travers les interactions contradictoires de deux mondes – l'urbanisation est sans doute irréversible – que prendra forme l'Afrique de demain. Certains y voient le lieu d'une déchirure, d'une perte d'identité. Nous y avons vu le creuset d'une société nouvelle et originale, où le sens de la communauté s'allie à l'initiative individuelle. Un jeune homme avec lequel nous nous sommes liés d'amitié s'est vu empêché de poursuivre de longues études malgré des dispositions intellectuelles évidentes. Il a décidé de ne pas les reprendre, renonçant également à l'espoir de gagner un jour un gros salaire. « Je veux vivre modestement, nous a-t-il dit, je ne veux pas entrer dans le cycle de l'accumulation des choses ». Il privilégie une simplicité de vie, ses relations avec les autres et le souci de trouver son rôle dans la construction de son pays.

A Yaoundé, nous logions dans une mission catholique, lieu de passage de nombreux missionnaires européens. Nous y avons rencontré une infirmière bretonne dirigeant un dispensaire dans l'ouest du pays. Elle n'avait pas pris de vacances depuis deux ans mais, disait-elle, « je trouve mon ressourcement en voyant guérir certains de mes grands malades ». Quelle force de compassion doit animer cette femme pour qu'elle s'accroche ainsi à une tâche parfois harassante !

Elle nous a parlé de l'amitié qu'elle éprouvait pour un jeune médecin camerounais. Celui-ci avait fait ses études

en Belgique, avant de rentrer dans son pays, plein d'idéalisme et de bonne volonté. Après quelques mois, découragé par les difficultés rencontrées dans son travail, il avait envisagé de retourner s'établir en Europe. C'est l'engagement de cette religieuse bretonne qui l'a convaincu de rester. « Quand, par la suite, j'ai moi-même été tentée d'abandonner, a-t-elle ajouté, c'est la présence et le dévouement de ce médecin qui m'ont redonné courage. »

« L'Africain est comme le roseau, disait une amie peu avant notre retour. Il se plie au gré des circonstances et laisse passer les événements, mais de ce fait il est peut-être plus sensible au souffle de l'Esprit. L'Occidental, lui, ressemble davantage à la grosse pierre sur laquelle on peut s'appuyer, mais qui est lourde à déplacer et qui écrase quand elle se met à rouler. »

Nous sentons à quel point nous avons

besoin les uns des autres. L'Afrique est un miroir pour l'Europe. Elle nous rend conscients de l'héritage qui est le nôtre et pourrait nous aider à accomplir le rôle qui nous revient. C'est peut-être un acte de foi pour elle de ne pas trop compter sur l'Europe, et de chercher à développer elle-même toutes ses potentialités. C'est à ce prix qu'elle sera à même de trouver son identité et de voir se développer la coopération qu'elle appelle de ses vœux.

TEMOIGNAGE

Un rescapé du camp Boiro :

« RÉCONCILIER TOUS LES GUINÉENS »

En quelques secondes, je fus déshabillé, puis ligoté pieds et mains. Militiens, dénonciateurs et autres agents me foudroyaient du regard avec une mine hargneuse. J'eus la force de fixer l'un d'eux de toute la prunelle de mes yeux. Il affronta mon regard quelques instants, puis fonça droit sur moi en brandissant son poignard. D'un coup de pied, il me renversa, écrasa mon front sous sa botte, appliqua sur ma gorge la pointe de son poignard de commando. Je fermai les yeux, décidé à mourir sans crier. « J'ai ordre de te tuer, me dit-il, mais avant tu vas dire la vérité au Président. »

Une demi-heure plus tard, je fus jeté dans un camion ainsi que huit autres hommes qui avaient été arrêtés en même temps que moi par les miliciens de Sékou Touré. Nous fûmes conduits au Camp Boiro, situé entre la mer et l'hôpital, dans la proche banlieue de Conakry. Là, chacun fut enfermé dans une cellule - la 60 pour moi -. Une heure plus tard, un homme de garde vint ouvrir la porte métallique. Il me détacha, me fit ôter mon slip, referma et verrouilla sèchement la porte. Me voilà incarcéré, isolé de la société.

Mon environnement ? L'humidité, ou plutôt l'eau stagnante qui inonde la cellule en ce mois d'août, summum de la saison pluvieuse à Conakry ; la chaleur étouffante qui rayonne du toit de tôle,

les moustiques, les grosses araignées qui tissent partout, les souris qui défilent le long des poutres et vous regardent comme si elles voulaient comprendre votre situation.

Je marchai un peu dans l'étroite cellule, puis, vaincu par la fatigue, je m'assis dans le coin le moins mouillé et bientôt je m'endormis. De nouveau, un cliquetis dans le noir. La porte s'ouvre.

« Comment t'appelles-tu ?

- Mahmoud Bah.

- Porte cette culotte et suis-nous ! »

Il devait être minuit ou une heure du matin, je ne sais. Deux hommes pointèrent sur moi les canons de leurs pistolets-mitrailleur et m'ordonnèrent d'avancer. Nous franchîmes la lourde porte de la prison. Deux cents mètres plus loin, vers l'entrée du camp, se trouve la fameuse « Commission Politique » encore appelée « Comité Révolutionnaire », véritable police politique qui espionne, arrête, torture... Mon interrogatoire commença, sous la direction du « Commandant Siaka Touré », neveu du Président.

Une intense activité intérieure

Leur méthode est simple : une décharge électrique sur la victime, suivie

d'une question. S'ils sont satisfaits de la réponse, nouvelle décharge et nouvelle question. S'ils ne sont pas satisfaits, double décharge suivie de la même question avec menace d'utiliser une technique « plus radicale ». Après une heure de torture, on me redescend au bloc, dans la cellule infestée de bêtes. Il est alors trois heures du matin.

Voilà la vie qui fut la mienne pendant des années. J'ai subi toutes sortes d'atrocités ; j'ai vu les hommes de Sékou Touré faire le mal sous toutes les formes. Des prisonniers mouraient chaque jour sous la torture, par la « diète noire » (isolement total dans la cellule, privation d'eau et de nourriture jusqu'à ce que la mort s'ensuive) par la maladie, mais aussi par le suicide... Isolé dans ma cellule après chaque interrogatoire, je devins mon propre interlocuteur, mon propre confident-conseiller. Après un mois de détention, j'avais une intense activité intérieure. Mes cellules cérébrales, mon cœur et tous mes sens encore valides analysaient chaque épreuve que je subissais, encaissaient chaque coup que les tortionnaires m'assénaient. Je cherchais en chaque homme qui déversait sur moi la violence et la haine le pourquoi de son geste. La réponse me venant tantôt de mes parents pour qui il suffit de s'en remettre à Dieu, tantôt d'un des humanistes que

notre monde a engendré, tel Molière, qui dit :

*« Les hommes, la plupart, sont
étrangement faits !
« Dans la juste nature on ne les voit
jamais :
« La raison a pour eux des bornes
trop petites.
« En chaque caractère ils passent
les limites ! »*

La réponse m'était aussi venue, au début de ma détention, d'un vieux prisonnier qui, à la dérobée, m'avait passé un chapelet et soufflé : « Fais tes prières. »

Je passais des nuits entières, des journées entières à prier, à écouter ma voix intérieure. Tous mes biens matériels étaient loin et je me rendais compte que le confort financier et technique qui nous entoure n'est qu'un volet très secondaire de notre richesse personnelle. Je notai que ma seule richesse, si elle existe, ce sont les traces d'amour et d'amitié que j'ai laissées chez ceux et celles que j'ai côtoyés. Je suis en prison alors que je n'ai jamais tué, ni blessé, ni volé. Je suis en prison parce que, sensible à la misère de mes compatriotes, j'ai décidé de revenir sur le terrain voir la réalité de leur existence quotidienne. Je considère Sékou Touré comme le premier responsable de cette misère. J'étais opposé à sa politique et je ne le cachais pas. Tombé dans les griffes de ce dictateur, je pouvais mourir d'un moment à l'autre car la mort était là, à chaque instant, dans chaque cellule. Trois semaines après notre arrestation, sept de mes compagnons étaient morts (nous étions neuf), le dictateur ayant ordonné qu'ils soient éliminés par la diète noire. Pourquoi vivais-je encore ? Uniquement parce que Dieu l'avait voulu, rien d'autre.

Je me sentais dans un monde apocalyptique, je respirais une atmosphère cadavérique, mais je m'efforçais de conserver le maximum de lucidité. Il n'y avait aucune haine en moi contre qui que ce soit. Je distinguais seulement ceux qui font le bien et ceux qui font le mal. Je faisais le bilan de ma vie, pensant surtout à ceux à qui j'ai dû faire du mal, consciemment ou non. Je revoyais ma femme et lui parlais comme si elle était en face de moi. Je pensais à tous mes amis, à tous mes parents à qui mon cœur et mon âme avaient manifesté une certaine attache, à travers des mots et des actes agréables et utiles.



Je notai que le meilleur bonheur s'obtient par la qualité des relations humaines qu'on peut tisser.

« Dieu voit tout »

Quand il me fut possible de côtoyer d'autres détenus et d'échanger quelques mots avec eux, les questions que nous nous posions souvent étaient du genre : comment des Guinéens sont-ils devenus si violents, si méchants à l'endroit de leurs frères ? Quand finira cette vague de violence gratuite qui a déjà enseveli les meilleurs fils du pays et fait de la Guinée le pays le plus misérable du monde ? Chacun avait une réponse et tous convenaient que, pour le moment, les fauteurs de mal avaient pris le dessus dans le pays en instaurant un régime d'arbitraire, d'intolérance, de violence... orchestré par Sékou Touré et une horde d'inconditionnels fortement drogués de slogans destructeurs.

Pour commenter chaque événement, nous nous contentions de dire : « Dieu voit tout ! Dieu entend tout ! » Le mot vengeance sortait régulièrement de telle ou telle bouche. J'en vins à me convaincre que si, dans chaque famille, chez chaque victime des atrocités du régime, on décidait de se venger, de se faire justice, le pays tout entier sombrerait dans le feu et le sang. La meilleure forme de vengeance consiste, à mes yeux, à s'en remettre à Dieu. Dieu sait écarter et punir ceux qui font le mal. Il suffit de lui faire confiance et

de semer autour de soi des germes d'amour et de concorde.

Le temps passait lentement, mais l'écoute de ma conscience et la prière me donnaient chaque jour un nouvel outil pour vaincre l'isolement et l'ambiance de terreur que les gardiens avaient ordre de maintenir dans la prison. Il m'arrivait d'avoir le sourire devant les situations les plus révoltantes. Par exemple, quand un jour l'homme de garde m'ordonna de faire demi-tour alors que, sujet à de violents maux de ventre, je fonçai vers les toilettes. Je m'arrête, j'oublie ma douleur, regarde le bonhomme sans rançœur et lui dis avec calme : « Ce n'est pas moi, c'est mon ventre, il faut que j'aille aux toilettes tout de suite ». Et l'homme de rétorquer : « Ce n'est pas moi, c'est mon chef, demi-tour tout de suite ! » Je ris franchement, retournai vers ma cellule qu'il vint boucler aussitôt. Une demi-heure plus tard, n'y tenant plus, je cognai la porte. Il vint ouvrir. « Pour l'amour de Dieu, laissez-moi aller aux W.C. », lui dis-je calmement. Il me laissa sortir.

Tous responsables

Il était pénible de constater à quel point la dictature de Sékou Touré avait dévalué et avili l'homme guinéen. La plupart des gens étaient incapables d'aborder quelqu'un ou quelque problème avec calme et sérénité. Il leur fallait crier, menacer, insulter, même quand ils étaient dans une position de demandeur. Aimer ses parents et leur obéir, respecter les aînés et les anciens (valeurs fondamentales dans la société africaine), vivre honnêtement, tout cela avait disparu chez le Guinéen. Cet état de fait était-il imputable uniquement à Sékou Touré ? Certainement pas ! Tous ceux qui lui avaient obéi aveuglément, tous ceux qui avaient profité de la terreur pour jouer leur jeu personnel, tous ceux qui avaient préféré applaudir ou se taire, ou accusé des innocents... tout ce monde-là est responsable de nos misères. L'ennui, c'est que pour beaucoup, vivre de malhonnêteté était devenu une habitude.

Le 27 mars 1984, quand le dictateur qui était au centre de tout ce remue-ménage mourut, les Guinéens et le monde entier ouvrirent les yeux et l'esprit sur l'énorme gâchis, sur l'absurdité de la violence, de la haine et de la politique du tout ou rien.

Libéré le 3 avril 1984 par les nouvelles autorités, je retrouve ma femme. Combien de fois avais-je passé des heures à imaginer ce qu'elle était devenue ! Je savais qu'un amour pur, simple et bien partagé était l'ossature de notre couple, mais, pour une femme seule, une telle vie est difficile. Lorsque, le 4 avril, je l'atteignis au téléphone, elle était en larmes et ne put prononcer que ces mots : « Ecris-moi vite ! » C'est l'amour et la foi qui lui ont permis de tenir et d'espérer pendant cinq ans.

J'étais très faible physiquement, mais la détention m'avait mûri et enrichi moralement et spirituellement. Je constatai cependant que le Guinéen avait été habitué à une vie de jungle où la seule règle était : « Débrouille-toi ». Comment débarrasser mes compatriotes de toutes ces tares ? Plus que jamais, nous avons besoin de réapprendre à nous aimer, à nous pardonner, à nous entraider, à nous faire confiance.

« Je ne vous en veux pas »

Quand le cœur est armé d'amour et que la conscience est satisfaite, il n'est pas difficile de comprendre et de pardonner. Après ma libération, je rencontrai le gendarme qui dirigeait l'équipe des gardiens de la prison.

« Nous avons beaucoup de choses à nous dire, me dit-il, mais d'abord, je vous prie de comprendre que j'ai été dur malgré moi vis-à-vis des détenus.

– Je vous comprends, Lieutenant. En réalité, j'ai toujours considéré que vous étiez aussi prisonnier que moi. Vous deviez obéir d'un côté à vos chefs politiques et militaires et de l'autre écouter votre conscience.

– Vous ne m'en voulez pas ?

– Non. Je ne vous en veux pas. C'est Dieu qui nous libère tous. Demandons-lui après chaque prière de nous pardonner nos fautes et nos errements. »

Et chacun de nous de reprendre son chemin.

Le Réarmement moral, bâti sur quatre piliers solides (honnêteté absolue, désintéressement absolu, amour absolu, pureté absolue), s'appuyant sur la foi profonde et l'écoute de sa conscience, est un art de vivre qui peut réconcilier tous les Guinéens et leur apporter beaucoup de paix et de bonheur.

MAHMOUD BAH

« Quand il n'y a plus de vision,
le peuple vit sans frein ».
Prov. 29, 18

Comme tous mes contemporains qui suivent d'assez près la situation mondiale, je suis profondément bouleversé par l'agonie que vit aujourd'hui la grande majorité des Africains. Comment rester indifférent face à ces bébés, ces enfants, ces vieillards qui tombent, victimes des conflits, face à ces foules innombrables de réfugiés qui se précipitent dans le pays d'à côté ?

Tant a été dit sur ce continent qui, depuis le dix-septième siècle, a connu les tourments de la traite des esclaves et le choc de la « pacification coloniale » ! D'où le désespoir de certains qui voudraient ne plus voir dans l'Afrique qu'un « continent maudit dont la population est condamnée à vivre dans la misère, le chaos politique et la domination ».

A mon avis, il faudrait réviser un tel jugement à la lumière du texte ci-dessus, tiré du livre des Proverbes et de cette phrase d'un savant atomiste hollandais : « *Des hommes et des femmes dirigés par Dieu constituent la plus grande force qui soit pour façonner l'histoire.* »

La foi dans la sagesse divine implique bien sûr une façon tout à fait différente de conduire nos vies et de comprendre ce que nous voyons autour de nous. Les expériences personnelles que j'ai faites dans ma vie familiale, grâce à des actes de foi portant sur de petites choses de la vie, ont transformé notre désespoir et notre angoisse en une force ascendante. Nous avons maintenant la foi de voir des miracles se produire de notre vivant.

Réfugiés ou déplacés ?

La première leçon que nous avons apprise, grâce à certains amis qui nous ont aidés sur cette voie, a été qu'il fallait être prêts à coopérer avec Dieu et à suivre Ses directives :

Il y a quelques années, nous nous sommes en effet trouvés dans une situation où, saisis de frayeur, nous avons dû avertir nos amis les plus proches que nous risquions d'avoir subitement à quitter emploi et logement et à devenir de pauvres réfugiés dans le pays même où nous vivions à l'époque. Durant une

« DE MON CO par un Africain »

longue période, malgré les conseils et les prières de nos amis, rien ne semblait aboutir. Le combat contre ceux qui nous attaquaient et contre leurs accusations dépassait nos forces. En fin de compte, se produisit le pire de ce que nous craignons : il ne m'a plus été possible de rester à mon poste. Du point de vue de la seule logique, les risques étaient aussi grands de part et d'autre, que ce soit en devenant un réfugié sur place ou en partant pour une destination inconnue.

Finalement, s'est offert à nous un poste dans un autre pays, dont la langue nous était étrangère et où nous ne savions absolument pas si nous pourrions trouver la bonne solution pour un de nos enfants, très handicapé par un grave problème de communication. L'éventualité de devenir des réfugiés sur place nous apparut alors comme la solution la moins douloureuse.

C'est à ce moment que Dieu est intervenu, par l'intermédiaire d'une amie du Réarmement moral. Agée d'environ soixante-dix ans, connaissant et aimant notre pays, elle nous dit sa pensée : qu'il nous fallait accepter la plus risquée des deux options et faire confiance à Dieu pour le reste. A cause de l'affection que nous lui portions, nous avons abandonné nos arguments humains, fait confiance à la compassion divine, toute mystérieuse qu'elle était pour nous, et suivi le conseil de notre amie.

J'écris ces lignes exactement quatre ans après ces événements. Grâce à Dieu, ces années ont été les plus enrichissantes de notre vie, tant au point de vue spirituel que matériel. Nos amis du Réarmement moral, tout au long de ces épreuves, de ces défis successifs, de ces incertitudes, nous ont soutenus de tout leur cœur, par leurs encouragements et leurs prières. En fin de compte, il est presque incroyable de constater que, sans même prétendre que nous sommes les maîtres de notre existence, nous ayons pu passer ces quatre ans à l'endroit le plus sûr qui soit, sur les plans

MAIN CONTINENT » poste en Europe

affectif et professionnel. De plus, notre enfant handicapée est maintenant placée dans une des institutions les plus compétentes et les plus recherchées qui soit. C'est pour nous un miracle qui dépasse notre entendement. Il ne nous est pas possible de dresser ici la liste de tout ce qui nous est arrivé. Qu'il me suffise de préciser que, en dix ans de carrière professionnelle, le poste que j'occupe actuellement est celui où je suis resté le plus longtemps et où j'ai pu travailler avec le plus de concentration, alors que j'étais venu avec réticence, me reposant sur ma seule foi en Dieu.

Le grain de sable

L'Afrique a besoin de laisser Dieu intervenir dans sa destinée. Cette vérité a été exprimée par bien des grands hommes avant nous. Dans mes moments de doute, j'aime me rappeler les mots de Benjamin Franklin : « Plus je vis, plus je suis convaincu de cette vérité : c'est Dieu qui gouverne les affaires des hommes », ainsi que ce passage d'Oswald Chambers : « Si nous choisiss-

sons délibérément de Lui obéir, Il sera en Son pouvoir de commander à l'étoile la plus lointaine ou au dernier grain de sable de venir à notre aide. »

Si je me contente de raisonnement humain, mes conditions de vie, que ce soit en famille, au travail ou en moi-même, me paraissent insupportables. Les solutions que je conçois et que j'essaie de promouvoir par moi-même se révèlent inadéquates ou désastreuses, au mieux égoïstes ou intéressées. Mais chaque fois que, dans mon désarroi, je me suis tourné vers Dieu, le fait d'accepter Sa volonté, même si cela me paraissait difficile, a été en réalité comme une bénédiction cachée.

Une démarche indispensable

Il me semble important de relier ces expériences personnelles à la destinée de l'Afrique. Nous avons trop tendance à attribuer tous les maux dont elle souffre – l'injustice, la corruption, la misère – à l'autre, que ce soit mon conjoint, mon collègue, la classe politique ou la nation voisine ! Au niveau du continent, cela se traduit par le fait que l'on attribue la pauvreté et les souffrances que l'Afrique endure aujourd'hui à des forces extérieures remontant à la période coloniale. Si cette explication était la bonne, elle serait de toute façon incomplète. L'honnêteté et l'objectivité nous forcent à admettre que, comme dans nos vies privées, nous portons dans tout cela une part de respon-

sabilités. C'est en admettant cette réalité que nous pourrions envisager le salut de l'Afrique de demain. La vérité est dure à voir en face et, pourtant, cette démarche est indispensable. C'est notre avenir qui est en jeu.

Alex Haley, le célèbre écrivain noir américain, a bien compris cette vérité douloureuse, lui qui, dans son roman *Racines*, part à la recherche de l'identité et de la dignité de l'homme noir.

« *Le toubab [l'homme blanc] n'aurait jamais pu faire tout ce qu'il a fait sans l'appui des nôtres, fait-il dire à un vieux lors d'un palabre de village. Les Mandingues, les Foulahs, les Ouolofs, les Djolas, aucune des tribus gambiennes n'a été sans ses slatis [esclaves au service des blancs]. (...) Pour l'argent du toubab, nous nous sommes retournés contre les nôtres (...). Convoitise et trahison, voilà ce que nous avons appris du toubab en échange de ceux qu'il nous a pris.* »

Individuellement, les Africains croyants reconnaîtront que Dieu nous donne la liberté de choisir entre Ses commandements et ceux de notre imagination. C'est pour cette raison – sachant que les choix qui façonneront l'avenir sont d'abord les miens – que j'ai de l'espoir pour l'Afrique. On ne doit pas sous-estimer l'importance des décisions que prend chaque individu. Si le choix est difficile, si les circonstances sont éprouvantes, comme l'humble histoire de ma famille le montre, que chaque Africain choisisse le chemin le plus dur et s'en remette sincèrement à Dieu, même une seule fois.



DANS LA MÊLÉE

Un fermier dans le Karroo

PAR AMOUR POUR LA TERRE AFRICAINE

Roland et Moira Kingwill habitent une vaste ferme dans le Karroo, en Afrique du Sud, une région de hauts plateaux rocheux situés au sud du pays. C'est là que se sont établies au siècle dernier leurs familles respectives, originaires de

Grande-Bretagne. Eux-mêmes ont ensuite élevé leurs enfants sur ces mêmes terres arides, inhospitalières, proie du gel en hiver, de la sécheresse en été et, souvent entre temps, de pluies d'orages dévastatrices.

Nous avons choisi de transcrire ci-dessous quelques passages d'une brochure rédigée par M. Kingwill et intitulée : « Six ancras de vie dans le Karroo aride ». Ces pages transmettent le secret qui a transformé la vie d'un jeune agriculteur, jadis timide et peu hardi, en un homme d'initiative, dont les réalisations, au fil des années, ont été reconnues d'intérêt national. « Six ancras de vie », ce sont six expériences de foi que les Kingwill ont faites dans le cadre de leur famille et de leur profession. En voici quelques-unes.

Une phrase, aussi vivante à mon esprit aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, a transformé le sceptique que j'étais en un croyant. Par une froide nuit de juin 1937, ma femme Moira était allée se coucher ; j'étais resté seul devant la cheminée, regardant les cendres se consumer. C'est alors que je fis l'expérience qui devait marquer notre vie de façon décisive. Posant la tête sur mes genoux, je dis : « Seigneur, si vraiment Tu parles aux hommes, parle-moi maintenant ». A ma grande surprise, une phrase très claire me vint sur le champ à l'esprit : « J'ai une tâche à te confier ».

J'en étais venu à cette démarche inhabituelle à la suite du passage chez nous de nouveaux amis. Ils nous avaient raconté une expérience de foi qu'ils avaient faite, qui avait guéri une profonde division entre eux et leur avait donné la vision d'un monde réconcilié si seulement les hommes cherchaient la volonté de Dieu pour leurs vies au lieu de suivre leur volonté propre. Ma femme et moi nous demandions à cette époque ce que l'avenir tenait en réserve pour nos enfants avec les menaces de guerre

qui planaient sur le monde, les divisions politiques et raciales en Afrique du sud, les problèmes d'emploi et, plus concrètement encore, l'érosion de nos sols. A la recherche de solutions, nous parcourions des ouvrages sur le socialisme, qui prenait son essor en Russie ; nous nous rendions de temps en temps à l'église, mais ne trouvions de réponses nulle part. C'est ainsi que je décidai de tenter l'expérience qui allait engager notre existence sur une toute nouvelle voie.

Maintes fois, chevauchant à travers le veld, je m'étais inquiété de voir les dégâts causés par l'érosion. C'était une menace croissante pour l'économie du pays tout entier. Si le problème n'était pas pris en main, l'Afrique du sud pourrait devenir un désert. Cela me préoccupait. Dans ma naïveté, je pensais que Dieu pourrait me révéler quelque vaste plan pour résoudre ce problème national. C'est ce qu'Il fit mais d'une façon inattendue. Un matin, j'écrivis dans un moment de recueillement la pensée suivante : « Tout doit commencer chez toi, dans ta propre ferme. Réduis ton troupeau d'un tiers ; mets en place un système de pâturage par rotation. »

Un pas dans la foi

C'était une chose d'écrire une phrase dans un carnet, c'en était une autre de mettre en pratique ce qui représentait un changement draconien. Surtout au lendemain d'une dépression économique et après une période de sécheresse, quand, financièrement, nous avions du mal à joindre les deux bouts. Mais la pensée persistait. C'était un immense pas dans la foi. Après beaucoup d'hé-

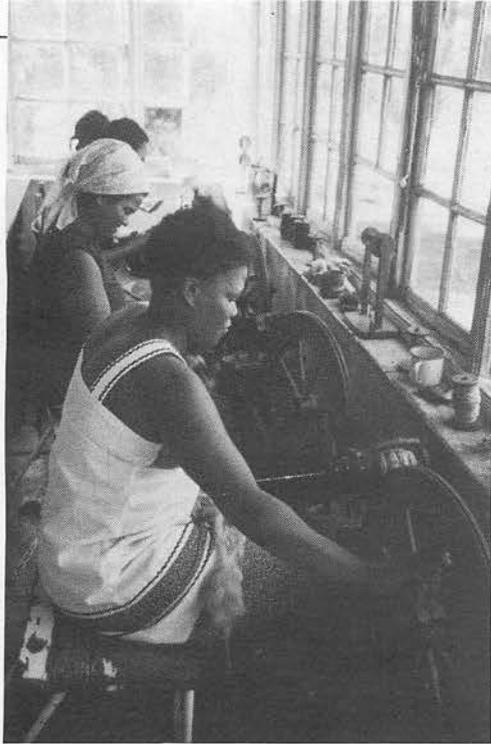
sitations et de raisonnements intérieurs, je l'ai accompli.

Les années qui suivirent furent difficiles. Il nous fallut économiser de toutes les manières possibles. Puis, petit à petit, on vit l'herbe pousser là où il n'y en avait jamais eu auparavant. Les moutons commencèrent à produire plus de laine par tête et le taux d'agnelage augmenta. Non seulement l'érosion du sol cessait mais son état s'améliorait. Je devins, par la suite, membre d'une association d'agriculture, puis président du comité régional pour la conservation des sols. Aujourd'hui, la réduction du nombre de moutons à l'hectare est devenue une politique nationale dont la nécessité a été scientifiquement prouvée.

« Excuse-toi auprès de ton personnel pour ton mauvais caractère et tes fréquents accès de colère : telle est la pensée que j'ai inscrite un jour dans mon carnet. C'est aller trop loin, ai-je d'abord pensé. J'avais toujours exigé de mes ouvriers une obéissance stricte et immédiate à mes ordres, sans discussion. Présenter des excuses à ces noirs serait non seulement une humiliation pour moi mais pourrait signifier la fin de la discipline à la ferme. Un matin pourtant, j'ai décidé d'obéir à ce que je savais être la volonté de Dieu pour moi. Je suis allé au devant de mes hommes à leur arrivée au travail. Au lieu de leur donner des ordres pour la journée, j'ai commencé par m'excuser pour la façon dont je les avais traités dans le passé. Je leur ai fait part de ma décision de travailler dans un nouvel esprit et leur ai demandé de m'aider. A la suite de



Des terres inhospitalières, proies du gel en hiver et de la sécheresse en été. Ci-dessus : chez Kingwill (à gauche), l'herbe a repoussé.



Atelier d'artisanat dont les produits sont vendus à l'extérieur: un supplément de ressources pour les femmes des ouvriers.

ce geste, simple et difficile à la fois, nous sommes devenus une équipe, prenant ensemble la direction de la ferme. A la maison, Moira a fait la même expérience et toute l'atmosphère de la ferme a changé. Notre personnel a su que notre changement d'attitude provenait d'une foi nouvelle en Dieu et en son amour. La tension et la peur mutuelle qui avaient toujours régi nos rapports ont disparu et il en a résulté une plus grande efficacité dans le travail.

Une autre retombée inattendue des excuses faites à mon personnel a été mon changement d'attitude vis-à-vis des hommes d'une autre couleur que la mienne. En Afrique du sud, la couleur crée la division entre les hommes. J'ai découvert à cette époque ma propre arrogance et compris qu'elle m'avait empêché de jamais lier des amitiés avec des personnes d'une autre race.

D'autres initiatives ont suivi. Ainsi, nous nous sommes intéressés aux logements de nos ouvriers et de leurs familles, remplaçant les ouvertures dans les murs de leurs maisons par de vraies fenêtres, ajoutant une pièce à leur logis si nécessaire. Nos voisins se sont moqués de nous, disant : « Vous verrez, ils casseront les vitres et les remplaceront par des morceaux de toile. » Ils se trompaient. Nos ouvriers, au contraire, ont commencé à tirer fierté de leurs habitations et, plus tard, ce sont les voisins qui ont posé des fenêtres chez leurs ouvriers.

Une autre étape allait être franchie. L'une de nos employées nous demanda un jour si elle pouvait rassembler les enfants de la ferme pour leur apprendre à lire et écrire. Il n'y avait aucune école à la ronde. Nous avons vidé une pièce pour la mettre à sa disposition. Nous avons acheté des livres et des ardoises. Bientôt les progrès des enfants nous ont poussés à construire une plus grande salle de classe puis une maison pour un professeur rémunéré, plus expérimenté que la jeune femme qui avait offert ses services. Une fois encore, cela a suscité bien des réactions négatives chez nos voisins. Mais nous étions témoins du bienfait de l'école sur les enfants et de tout ce que cela signifiait aussi pour leurs parents.

Des associations agricoles ont, après quelques réticences, soutenu notre initiative, dont la valeur a aussi été reconnue d'en haut et qui fut suivie par d'autres exploitations. Cela allait favoriser la stabilité de la main d'œuvre et accroître sa compétence.

Un choc terrible

Aujourd'hui la création d'écoles dans les fermes est devenue politique nationale et l'Etat rémunère les professeurs.

Nos relations de travail à la ferme ont aussi connu un tournant décisif le jour où j'ai convoqué mes ouvriers et leur ai dit : « Désormais, tant que vous désirerez travailler chez nous, vous pouvez considérer vos maisons comme vous appartenant. De mon côté, même s'il advient des temps difficiles, je ne vous renverrai pas. » Jusqu'alors je m'étais en effet arrogé le droit de renvoyer sur le champ n'importe lequel d'entre eux si je le jugeais bon, ce qui était une source d'insécurité pour eux. A la suite de ma démarche, ils sont venus me demander la permission de faire des jardins devant leurs maisons : les tournesols ont fleuri tout à l'entour et les ordures ont disparu.

Notre fils Robert, tout petit, était un joyeux bambin mais, au fil des semaines, nous étions devenus inquiets : à quinze mois son vocabulaire était le même qu'à neuf mois. A neuf mois et demi, on avait dû le vacciner contre la variole, une épidémie s'étant déclenchée dans le voisinage.

Un jour, la sœur de Moira, médecin spécialiste, diagnostiqua une surdité causée sans doute par le vaccin. Ce fut un choc terrible. Moira prit le train

avec Robert pour consulter un spécialiste à Port-Elisabeth. Le lendemain matin elle me téléphonait : « Le médecin confirme le diagnostic. Robert doit aller dans une école pour malentendants. » Moira sanglotait en m'annonçant cette nouvelle. L'amertume monta en moi. Un stupide accident médical avait porté un coup fatal à un enfant en bonne santé.

Une pensée providentielle

Ce soir-là je me suis couché le cœur lourd. Le lendemain matin, assis à mon bureau, une pensée claire m'est venue à l'esprit : « N'ajoutez pas au handicap de Robert celui d'avoir des parents amers. »

Dans les années qui ont suivi, aux moments difficiles, nous nous en sommes souvenus. Quant à Robert, il a accueilli avec courage et détermination le défi qui se présentait à lui. A l'âge de trois ans et demi, il est parti dans une pension au Cap. Après un an, il est revenu à la maison où Moira a poursuivi son instruction, ayant appris à s'en occuper. Plus tard, notre fils a pu fréquenter un collège de la région. Aujourd'hui, marié et père de famille, il est responsable d'une partie de la ferme. Nul ne sait ce qui serait arrivé si l'amertume et le reproche, instinctifs en nous, l'avaient emporté. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'une simple pensée, directive providentielle, a réorienté notre vision des choses et permis ainsi de préparer l'avenir de Robert dans un esprit clairvoyant et constructif.

Notre histoire n'a rien d'unique ou d'extraordinaire, mais quand je pense à ces moments où j'ai reçu des pensées si lumineuses à l'origine d'étapes décisives dans ma vie, je vois se profiler le dessein de Dieu pour notre famille. Une tâche m'attendait effectivement. Je n'ai pas toujours été à la hauteur, j'ai fait des erreurs, manqué de clairvoyance ; néanmoins l'expérience faite en cette froide nuit de juin 1937 a fait de moi un homme de foi. Jadis surtout préoccupé de moi-même et mené par mes ambitions et mes désirs personnels, j'ai appris à m'ouvrir aux besoins des autres et à agir pour l'intérêt de mon pays tout entier. Je sais que « quand l'homme écoute, Dieu parle et quand l'homme obéit, Dieu agit ». C'est la seule voie de liberté et d'unité pour tous.

Extraits traduits par
NATHALIE CHAVANNE

Uruguay : Dialogues renoués

C'est de l'Argentine, du Salvador, du Chili, du Honduras et des Etats-Unis que vinrent de nombreux délégués à la conférence du Réarmement moral organisée à Montevideo en mars dernier. L'un des organisateurs uruguayens, M. Alaniz, était haut-fonctionnaire sous le régime militaire. L'an dernier, tout dialogue étant interrompu entre militaires et dirigeants politiques, M. Alaniz prit l'initiative de recevoir ces hommes chez lui. De ces entretiens naquit l'accord qui permit la tenue d'élections démocratiques.

Les délégués ne purent qu'être encouragés par les récits de M. Bill Peters, ancien ambassadeur de Grande-Bretagne en Uruguay. Son obéissance à l'inspiration divine permit le rapprochement entre son pays et l'Uruguay en 1977 et contribua à ce que les dirigeants Tupararos abandonnent les méthodes de violence. En 1979, il sema les germes de réconciliation dans l'esprit de certains dirigeants.

Plusieurs participants qui jusqu'alors avaient accusé l'impérialisme de leurs voisins puissants ou la violence du parti opposé au leur, eurent le courage de mettre en lumière les racines de ces maux en eux et de commencer à y remédier.

Rencontre en Colombie

Pour la troisième année consécutive, une conférence du Réarmement moral s'est déroulée le mois dernier à Zipaquirá, en Colombie. Dans un pays profondément divisé par la guérilla et par les conflits de classe (« C'est un cercle vicieux, a dit un participant, la violence engendre le chômage et le chômage engendre la violence »), il

était frappant de voir toutes les couches de la société représentées.

Pour José Vincente Pinto, dirigeant d'une coopérative, les conflits en Colombie, en Amérique centrale et même entre les grandes puissances sur la question de l'armement ont tous la même cause : la rupture qui s'est effectuée entre l'homme et Dieu. D'où la nécessité de la réconciliation, précise-t-il, entre l'homme et Dieu d'abord, au sein de la famille ensuite, dans la société enfin. « L'homme qui n'a pas la paix intérieure ne saura pas être un instrument de paix dans son pays et dans le monde », a-t-il conclu.

Fils d'un agriculteur un peu moins pauvre que les autres, Pinto avait été, dès son plus jeune âge, saisi d'un grand élan de compassion. Sa bataille pour la justice l'avait entraîné dans un conflit ouvert avec l'Eglise et il avait



Felix Lisiecki dirigeant son œuvre.

rejoint les rangs des marxistes, jusqu'au jour où une profonde conversion s'est effectuée en lui. Laissant derrière lui son amertume, il s'est alors consacré au service du Christ et a créé un réseau de coopératives agricoles qui s'associe au mouvement « pour la paix » du président colombien Betancour.

Maria Teresa Samper, qui appartient à une des puissantes familles colombiennes contrôlant les grandes sociétés industrielles et commerciales du pays, a dit, lors de la rencontre, son intention d'assumer pleinement les

responsabilités de sa classe d'origine. Consciente du fait que la seule mention de son patronyme provoque dans certains milieux des réactions de haine, elle s'est dite décidée « à sortir des frontières étroites de son milieu et à travailler avec d'autres au service du pays. »

Il fut aussi abondamment question de remettre en vigueur les valeurs familiales et de créer dans le pays un « Conseil de conscience » semblable à celui qui, au Zimbabwe, a permis le rapprochement entre les communautés et la solution de certains problèmes politiques.

A l'heure polonaise

Le 5 mai dernier, une représentation de l'*Oratorio pour notre temps* a été donnée sous le signe de la Pologne, en l'église Saint

monde déchiré », le Réarmement moral était présent, en avril dernier, à la cinquième foire du livre de Malte. Le premier ministre Don Mintoff, lors de sa visite de l'exposition, fut accueilli à ce stand par ses sept animateurs.

Théâtre au parlement

10 avril : à l'affiche du théâtre de la Chambre des députés de l'Etat australien de Nouvelles Galles du sud, une pièce sur Keir Hardie : « L'homme qu'on ne pouvait acheter » consacrée à la vie du fondateur du mouvement travailliste.

Dans la salle, invités par trois de leurs collègues, trente-trois députés de tous bords, le président de la Chambre et le chef de l'opposition.

La semaine précédente, trois représentations avaient eu lieu dans la ville minière de Wollongong, près de Sydney, devant un auditoire de mineurs et de notables. Une spectatrice connue pour ses activités politiques dit en sortant : « Je retire de cette soirée que nous n'arriverons à rien tant que nous ne ferons pas l'expérience de la guérison de l'amertume dont parle la pièce. »

Canada : « N'ayez pas peur »

Depuis la lecture animée qu'ils avaient faite l'an dernier de la pièce *l'Echelle*, de Peter Howard, les acteurs, au nombre de douze, ont relevé un nouveau défi. S'inspirant de la phrase de Jean-Paul II « N'ayez pas peur », ils ont composé une série de sketches et de chants qui illustrent leur espoir en l'avenir. Présenté une première fois à Montréal, ce court spectacle a été donné depuis dans une prison et dans un collège.

Etienne de Lille. Le Congrès « Polonia de France » l'avait demandé pour marquer la commémoration de l'ancienne fête de l'indépendance polonaise. 150 choristes polonais du Pas-de-Calais, sous la direction de l'auteur, M. Félix Lisiecki, chantèrent certains couplets en polonais. Des citations de Jean-Paul II et de Lech Waleśa ont été ajoutées dans la partie de l'œuvre réservée aux témoignages.

Malte

Avec un stand intitulé « Germes d'espoir dans un

Innovation dans une grosse entreprise indienne

LE DIALOGUE LIBÉRÉ

Dès 1975, les Indiens ont cessé leurs importations de céréales afin de stimuler au maximum le potentiel agricole des régions du Pundjab et du Haryana. Résultat : l'Inde subvient maintenant à ses propres besoins alimentaires.

Pour stimuler l'industrie, le sous-continent fait la démarche inverse. Jugant que l'économie planifiée a développé le pays aussi loin qu'elle le pouvait, les autorités indiennes ont décidé de lever progressivement les protections du marché indien. Les concurrents étrangers peuvent désormais s'associer aux entreprises indiennes pour diversifier et améliorer les produits. Les monopoles vont cesser. Déjà une voiture, la *Maruti*, est construite en collaboration avec les Japonais. Décision courageuse, qui parie sur la capacité de l'industrie indienne de diminuer ses coûts de production et donc ses prix de vente très élevés, pour ne pas être écrasée par la concurrence étrangère. Bataille difficile, mais salutaire.

L'autre dimension de la modernisation

A Jamshedpour, siège des usines de camions Tata, les responsables de la production accueillent cette mesure avec beaucoup de dynamisme, bien que, dans un premier temps, l'effet sur l'emploi sera sans doute négatif. Dans cette ville située à 250 km à l'ouest de Calcutta, les usines du groupe occupent 23.000 ouvriers qui fabriquent chaque année 26.000 camions de 10, 12 et 22 tonnes.

Dans cette grande entreprise, nous avons été les témoins d'une expérience qui n'a pas son équivalent chez nous et qui illustre bien un aspect du travail du Réarmement moral dans cette région de l'Inde.

Ainsi, dans ces usines étonnamment modernes, les relations ouvriers-direction sortent de l'ordinaire. « Tout a commencé, nous dit un responsable, lorsqu'en 1978 une délégation regroupant des manœuvres et des cadres est allée à 1800 km d'ici participer à un séminaire sur l'industrie à Panchgani, où se trouve un centre de conférences du Réarmement moral. Ce groupe est

revenu profondément transformé. Peu après, à partir de l'état d'esprit et des méthodes découvertes à Panchgani, la direction de l'entreprise a mis sur pied un programme de formation aux relations humaines. Une partie de cette formation fait appel à des techniques couramment employées en Occident et mises au point notamment par la NASA : « Comment passer de la relation enfant-parent à la relation adulte-adulte dans le travail. »

Des exemples de personnalités connues de la vie indienne (Mère Térésa ou J.R. Tata lui-même, fondateur de l'entreprise) sont étudiés.

La formation du Réarmement moral introduit cependant des éléments supplémentaires déterminants. Le dialogue personnel-direction est encouragé et permet d'aborder ouvertement les vexations, les quiproquos, les contrariétés et surtout les suggestions d'amélioration dans tous les domaines, y compris techniques. C'est ainsi qu'un ouvrier a eu l'idée d'un procédé permettant l'élimination presque totale des bulles dans le moteur des camions. « Les résultats sont comparables à ceux de l'industrie allemande, entendons-nous dire. Nous sommes stupéfaits de l'intérêt que les ouvriers portent à l'industrie automobile ! »

Des films du Réarmement moral tels que *Hommes du Brésil* sont utilisés pour cette formation. 164 groupes de réflexion se sont formés qui se réunissent une heure par semaine dans les usines. Ces réunions sont le relais principal de la formation humaine. Elles sont facultatives, mais l'heure est rémunérée. Les thèmes en sont libres et touchent généralement aux conditions de travail, aux raisons de l'absentéisme, à la sécurité, aux problèmes de boisson. « Petit à petit, nous espérons que ces groupes aborderont aussi les priorités de l'usine dans son ensemble. »

« Cette pratique de la mise en commun, nous dit un de nos interlocuteurs, nous vient directement de ce que nous avons appris à Panchgani. Elle répond au besoin vital de nous connaître les uns les autres beaucoup plus en profondeur. »



M. Iyengar (à droite), responsable de la formation aux usines Tata, et M. Kiran Gandhi, son adjoint.

Dans ces séminaires, l'approche comporte très peu de théorie. On choisit les personnalités les plus fortes aux deux bouts de la hiérarchie. « Chacun s'y prête et on constate une amélioration radicale des relations. » 6000 personnes, par groupe de 23 en moyenne, ont déjà participé à ces programmes de formation. Lorsqu'un ouvrier illettré décide de transformer son comportement, la contagion sur le personnel dit éduqué ne se fait pas attendre. Ces stages partent du principe que, sur le plan humain, tous ont des aspirations analogues, mais aussi des faiblesses analogues. Le but n'est pas d'éviter les conflits, mais d'apprendre à les assumer. Un enseignement capital de Panchgani, c'est de ne pas attendre que l'autre commence. Il est considéré comme essentiel que les remises en question personnelles soient le fait des cadres et de membres de la direction autant que celui des ouvriers et des animateurs des séminaires eux-mêmes. De ce fait, les participants deviennent vite des formateurs. L'élan est soutenu par la participation aux rencontres de Panchgani, plusieurs fois par an, de délégations de Jamshedpour.

« A l'origine, nous dit encore un de nos hôtes, les participants aux groupes de « partage » étaient tentés d'utiliser cette heure hebdomadaire pour leurs propres revendications. Cette période est révolue et chacun joue le jeu sincèrement. Inversement, les animateurs se sont opposés catégoriquement à l'idée d'utiliser ces groupes pour amadouer les récalcitrants. Il est crucial que le sommet change de mentalité autant que la base. »

En effet, les témoignages de plusieurs membres de la direction frappent par le courage et l'humilité des démarches de restitutions qu'ils ont impliquées, notamment envers des ouvriers. Ceux-ci peuvent ainsi parler avec la direction sans complexe d'infériorité.

Bien qu'encore modeste, le budget annuel alloué à cette nouvelle façon d'aborder les problèmes sociaux est déjà significatif : 5 millions de roupies (4 millions de francs) sur un budget total de l'entreprise de 8 milliards de roupies (6,4 milliards de francs).

Cette approche comporte une dimension spirituelle sous-jacente, surtout dans la pratique de l'écoute de la voix intérieure, qui échappe à toute technique. « Mais nous faisons très attention de ne pas aller plus loin dans ce domaine délicat du libre choix personnel », nous dit un responsable.

Ainsi cet état d'esprit n'est pas réduit à une technique et, par conséquent, les changements d'attitude ont des répercussions en dehors de l'usine, dans les familles. Nous avons pu le constater un soir où une quarantaine de personnes se sont entassées comme elles le font chaque semaine chez notre hôte, employé dans l'usine, pour faire le point, échanger sur les problèmes de leur entreprise, de leur ville, et sur leur pratique du recueillement.

L'esprit de Panchgani et les défis économiques

Partout en Inde, l'écoute de la voix intérieure va de soi. Il s'agit du passage qualitatif des idées « brillantes » de notre cerveau au génie de l'inspiration divine, appliqué à la vie familiale et professionnelle. La nécessité d'un changement de comportement n'est contredite par personne. Les Indiens sont pragmatiques et osent être simples. Un ouvrier devenu contremaître nous accueille chez lui en nous disant dans sa langue : « Bien que nous ne nous soyons jamais rencontrés et que nos cultures soient très éloignées, je ne vous accueille pas en étrangers car nous partageons le même engagement et la même confiance dans l'écoute de la voix intérieure. »

Un autre « bourgeonnement » concerne la communauté rurale. Le groupe Tata travaille efficacement au développement des villages voisins, en particulier dans le domaine de l'hygiène, du reboisement, du forage des puits.

Heureusement, l'Inde a été relativement épargnée par la crise de l'énergie car elle produit déjà 55 % de ses besoins en pétrole. Mais l'avenir du développement de l'Inde, jusqu'à présent remarquable, réside selon l'avis général dans sa capacité d'augmenter le pouvoir d'achat de ses habitants. En effet, les camions Tata, jusque là très demandés, ont saturé le marché et les invendus augmentent.

Un de nos hôtes remarquait : « Nous voulons faire en quelques décennies ce que l'Occident a fait en plusieurs siècles. Là, les mentalités ont eu le temps de suivre. Comment devons-nous nous y prendre ici ? Saurons-nous apprendre de vos erreurs ? Le développement humain est indispensable au développement économique. »

Les responsables de Tata constatent le besoin urgent d'introduire dans l'industrie la démocratie que les Indiens ont su conserver si remarquablement dans le domaine politique. L'un d'eux ajoute : « Il nous faut un retournement de mentalité : non pas décider de ce que le client devra acheter, mais satisfaire ses besoins et ses goûts. »

Tout en soulignant l'espoir que suscite l'entrée récente au parlement de vrais spécialistes de l'économie, notre hôte ajoute que l'absence de coordination entre l'enseignement et les besoins de l'industrie l'inquiète : « Allons-nous continuer à former des jeunes au niveau d'Oxford ou allons-nous tenter de répondre aux besoins de notre industrie au point où elle en est aujourd'hui ? Dans le premier cas, nous continuerons à former des gens pour les Etats-Unis ou la Grande-Bretagne. »

Enfin l'on sent combien le Japon a détrôné les puissances occidentales comme point de mire de pays comme l'Inde. Toutefois, les responsables de Tata constatent que la jeunesse nipponne n'a peut-être pas la même mentalité que la génération qui la précède. Ils insistent aussi sur l'importance de laisser se développer l'originalité indienne pour les phases ultérieures de son développement.

Ainsi, devant les difficultés économiques et les défis à venir, l'équipe responsable du programme de formation du groupe Tata est convaincue que celui-ci aidera chacun à réagir avec maturité et hauteur de vue.

GERARD GIGAND

« **L**e fait majeur de notre époque serait-il un renouveau spirituel ? Sensible surtout dans la jeunesse, une lame de fond soulève notre vieille culture. Toute une part du réel et de l'homme est restée enfouie, qui demande à parler. La vie de l'esprit, le travail, l'amour et jusqu'à la vision des choses sont à réinventer. Écoutons d'abord ces voix qui peuvent nous aider à retrouver un chemin perdu. » (Introduction à la collection : « L'espace intérieur », Fayard).

Parmi ces voix, celle d'Emmanuel Levinas se fait entendre de plus en plus dans la renaissance de la philosophie morale aujourd'hui.

Le petit livre *Ethique et Infini* qui recueille ses entretiens avec le « nouveau philosophe » Philippe Nemo, diffusés sur France-culture, donne une idée succincte, limpide et fidèle du développement de sa pensée. Selon Philippe Nemo, c'est le plus grand moraliste de la philosophie contemporaine.

Itinéraire

Né en Lithuanie, il est initié très tôt à la Bible hébraïque. Au cours de ses études secondaires, il se passionne pour les classiques russes, poètes et romanciers, et pour Shakespeare. Il vit la révolution soviétique en Ukraine, où sa famille a été déplacée pendant la guerre.

A dix-huit ans, il part pour la France et étudie la philosophie à Strasbourg. Il y rencontre des professeurs prestigieux et découvre « les grandes vertus de probité intellectuelle et aussi de doute et d'élégance de l'université française », vertus qui deviendront les siennes comme écrivain. Sa recherche philosophique le conduit à Fribourg-en-Brisgau, auprès de Heidegger et de Husserl à qui il consacre sa première thèse de doctorat. Il s'installe à Paris et participe aux soirées philosophiques de Gabriel Marcel.

Devenu Français, mobilisé pendant la guerre, il est prisonnier en Allemagne. L'uniforme français le protège de la persécution antisémite, alors que la quasi-totalité de sa famille restée en Lithuanie est massacrée par les nazis.

C'est en captivité qu'il rédige ses premières œuvres. De retour en France, il est membre du collège philosophique de Jean Wahl où s'affirment les esprits les plus originaux et les plus indépendants d'après-guerre. Il approfondit l'étude du

ETHIQUE ET INFINI

Philippe Lobstein présente
le dernier ouvrage d'Emmanuel Levinas

Talmud, prend la direction de l'École Normale Israélite orientale, où se forment les maîtres de français des écoles de l'Alliance Israélite Universelle du bassin méditerranéen.

La soutenance de sa grande thèse, *Totalité et Infini*, lui vaut une chaire de professeur aux universités de Poitiers, puis de Nanterre où, appelé par son ami Paul Ricœur, il vit les événements de mai 68, enfin à la Sorbonne. Aujourd'hui retraité – mais, pour la pensée, il n'y a pas de retraite – il poursuit son travail de recherche philosophique et exerce une influence de plus en plus étendue et profonde sur les jeunes générations de philosophes.

J'ai eu la joie de le rencontrer au Maroc, dans la circonscription d'inspection primaire de Marrakech dont j'étais responsable à l'époque et qui comprenait les écoles de l'Alliance Israélite Universelle. Ses conférences et ses entretiens avec les instituteurs se situaient à un niveau très exigeant de réflexion et de culture.

L'Autre

En rupture avec la philosophie occidentale d'origine grecque qui, de Platon à Hegel, donne la priorité à la connaissance théorique de l'être et insère l'homme dans une totalité rationnelle, Levinas, retrouvant les racines hébraïques de notre culture, voit dans la relation avec autrui, irréductible au savoir, la question fondamentale, qui est éthique, et donne tout son sens à la pensée.

L'idéal de la science, c'est la réduction de l'autre au même, l'assimilation, l'absorption en soi de la différence. La connaissance des astres les plus lointains enferme le savant dans sa solitude. Seule la relation à l'autre homme le fait sortir de lui-même.

La relation qui respecte l'altérité, c'est une relation à un mystère qui est toujours à venir, comme le temps qui nous arrache à nous-même et nous mène au-delà des biens possédés, comme le rapport masculin-féminin dont la dualité est insurmontable et qui s'exprime dans la pudeur ; comme le rapport de filiation, où le fils, qui est de même nature que le père, est une personne libre, étrangère au père.

« Toi, c'est Toi. »

Dans son originalité, cette relation n'est ni *avec*, ni *à côté*, ni de lutte ni de domination, ni de fusion ni de possession, mais de face à face, de vis-à-vis, de visage. Le visage n'est pas vu. Il est toujours saisi au-delà de lui-même, dans une expression de la personne. « Celui qui rencontre autrui ne regarde pas la couleur de ses yeux ». Tout visage est exposé, sans défense, parole qui appelle une réponse.

Le premier sens du visage, sa première parole, est d'ordre éthique. Il me dit : « Tu ne tueras point ». Bien que le meurtre soit un fait banal, il est difficile de tuer celui qui vous regarde en face. L'impossibilité de tuer l'autre, l'obligation de le reconnaître, opposée à la facilité de tuer qu'offre la nature, est l'exigence morale fondamentale.

La priorité donnée à l'autre sur le moi souverain, qui dépose sa souveraineté, l'« après-vous, Monsieur » devant une porte ouverte, c'est la justice rendue à l'autre, c'est l'ouverture à l'Infini qui dépasse toute intelligence.

Responsabilité

Répondre à quelqu'un, c'est déjà répondre de lui et de soi, c'est devenir responsable. La responsabilité pour au-

trui, qui est l'éthique commune à tout homme, libère l'homme de tout totalitarisme. La responsabilité est singulière et personnelle. Nul n'y échappe, sous peine de démission de l'humain. Selon une formule très proche de Sartre, l'homme est responsable de sa responsabilité même. Comme Sartre (« l'existentialisme est un humanisme »), Levinas cite Dostoïevski (les frères Karamazov) : « Chacun est responsable de tout devant tous, et moi plus que les autres. »

Dure parole, qui, chez Sartre, aboutit au nihilisme, « l'homme, passion inutile », mais chez Levinas à la reconnaissance d'une présence en moi de l'Infini, qui est Dieu.

Tournements

Ce philosophe difficile et exigeant apparaît comme « un phare » à bien des jeunes penseurs. Le plus célèbre des « nouveaux philosophes », Bernard-Henry Lévy, lui doit beaucoup. Alain Fiekelkraut, dans *La Sagesse de l'amour*, un ouvrage récent, le suit de très près. L'ancien secrétaire de Sartre, Benni Lévy, dont les derniers entretiens avec le maître disparu, publiés dans un recueil, *Le Nom de l'homme*, ont porté sur la morale et suscité bien des commentaires, a opéré, selon sa propre expression, « un tournement » sous l'influence de Levinas. Aujourd'hui, dans ce même Strasbourg où, il y a un demi-siècle, Levinas découvrait avec éblouissement la philosophie moderne, Benni Lévy fait le chemin inverse et retourne aux études hébraïques dans une école juive. « De Mao à Moïse », comme a titré un article de *Libération*.

Ainsi se ressourcent la philosophie, pour préparer le prochain siècle et le prochain millénaire, qui, selon une formule de Malraux devenue banale, sera éthique et spirituel ou ne sera pas.

PHILIPPE LOBSTEIN

Ethique et Infini, collection L'espace intérieur, Fayard.

Œuvres principales de Levinas :

Totalité et Infini, Nijhoff, La Haye.

Autrement qu'être, ou au-delà de l'essence, Nijhoff, La Haye.

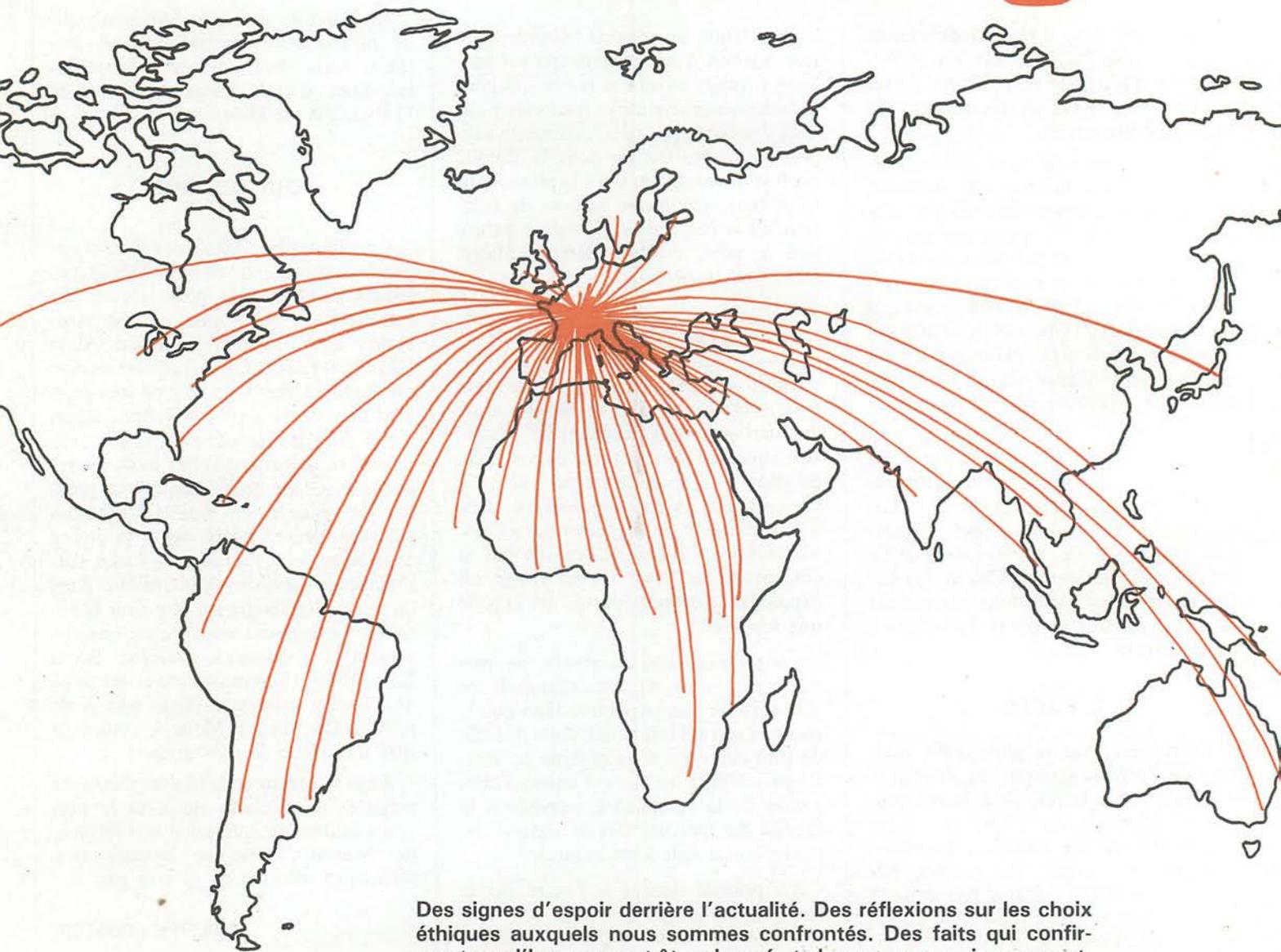
Difficile liberté, Albin Michel.

Humanisme de l'autre homme, Fata Morgana.

De Dieu qui vient l'idée. Vrin.

Dans 56 pays, on lit...

...changer



Des signes d'espoir derrière l'actualité. Des réflexions sur les choix éthiques auxquels nous sommes confrontés. Des faits qui confirment que l'homme peut être changé et changer son environnement. Tous les mois, seize pages qui aiguillonneront votre courage.

Abonnez-vous

Abonnez vos amis

(voir bulletin en page 2)